

pour l'essentiel les œuvres de l'artiste récemment offertes au Musée. Sa façade nord dévoile des écailles de verre texturé qui évoquent la singularité de la matière et l'imperfection des vitraux des églises romanes. Comme posées de façon aléatoire sur les étagères d'une immense bibliothèque et derrière lesquelles se glissent les rampes de tubes fluorescents, garants d'un surprenant éclairage nocturne, elles sont encore doublées, côté intérieur, par de grands panneaux de verre aux effets «feuilles de calque». Face à cette double peau lumineuse, c'est un mur de béton qui se dresse. Entre l'une et l'autre, le volume s'impose, aérien, l'ambiance est «vaporeuse», presque immatérielle, la lumière toujours inattendue car changeante au gré de l'intensité lumineuse extérieure, toujours en parfaite résonance avec le noir lumière ou de cet outrenoir cher à Pierre Soulages.

L'autre point important du projet est de proposer une plus grande unité et une meilleure cohérence de parcours : il s'agit de doter le musée des aménagements habituels : un accueil, un accès facilité pour les visiteurs handicapés, un auditorium, des salles d'expositions temporaires, un restaurant et un centre de documentation. Le pari est gagné : en effet, le musée Fabre possède aujourd'hui tous les équipements qu'on attend d'un musée de niveau international. En effet le parcours s'enchaîne parfaitement, traverse les uns après les autres les bâtiments, en racontant l'histoire... en dévoilant les atouts d'origine et enfin en recouvrant les proportions des salles, leurs modénatures avec ici les ouvertures demi-lunes, là, les verrières, leurs sols avec ici un décor de mosaïques, là, des dalles de calcaire des Cévennes.

La muséographie a également été étudiée minutieusement et adaptée aux différentes salles. Pour réussir une restructuration in situ, s'appropriier les lieux très contraignants et les transformer tout en les respectant, les architectes ont misé sur le jeu subtil des contrastes.

En s'inspirant de l'alliance entre la tradition et la modernité, ils ont également privilégié les oppositions vide/plein, vaste/intime, ombre/lumière, noir/blanc, bois/pierre, appliquant ainsi leur créativité à des domaines aussi délicats, en matière de muséographie, que les volumes et l'éclairage. De même, les revêtements extérieurs des cours jouent sur les contrastes, noir pour la cour Bazille et blanc pour la cour Bourdon. Le même constat s'impose dans les revêtements intérieurs : boisés pour les espaces dévolus à la médiation tels que le centre de documentation et les salons d'interprétation et minéraux pour les salles d'exposition. Ces jeux de contrastes participent pleinement à une lisibilité des lieux.

Le passage de la ville au musée se fait par une œuvre de Daniel Buren, *La Portée*, réalisée dans le cadre du 1% artistique. En marbre de Carrare et en granit chinois, l'œuvre accompagne les visiteurs jusqu'à l'entrée des collections, où elle leur cède la place. «J'ai imaginé une structure en 2 ou 3 dimensions qui jouera avec le décoratif. Une sorte de petite architecture qui devra donner aux visiteurs l'impression d'être dans le musée sans vraiment y être. L'idée est de faire une sorte de tapis que j'ai appelé «La Portée», une œuvre qui porte le public à la porte du musée. Dans un premier temps, elle partira des pieds des visiteurs, à travers la cour principale, par une succession de losanges en granit noir ou de marbre à l'intérieur de grands carrés de 7 mètres de côté. Elle entrera dans le hall du musée en passant d'un plan horizontal à un plan vertical. Nous allons travailler les découpes pour lui donner l'impression de se fragmenter sur les murs et de s'évanouir au fur et à mesure que l'on entre dans le musée. Elle se terminera lorsque les autres œuvres apparaîtront.» Daniel Buren



Accueil musée H.Abbadie ©
Musée Fabre
Paroi de verre dans la salle Soulages
© Musée Fabre



MUSÉE FABRE
39 bd Bonne Nouvelle
3400 Montpellier
T. 04 67 14 83 00
www.montpellier-agglo.com



DRAPEAUX GRIS

L'EXPOSITION «GREY FLAGS» FRAÎCHEMENT DÉCROCHÉE DU SCULPTURE CENTER À NEW-YORK S'INSTALLE AU CAPC DE BORDEAUX. CONÇUE PAR ANTONY HUBERMAN (AUJOURD'HUI MEMBRE DE L'ÉQUIPE CURATORIALE DU PALAIS DE TOKYO À PARIS) ET PAUL PFEIFFER (ARTISTE), DRAPEAUX GRIS PRÉSENTE DES OEUVRÉS QUI RÉSISENT À TOUTE INTERPRÉTATION UNIVOQUE, AU BÉNÉFICE DU DOUTE.

Texte de Haeju Kim et Fabien Pinaroli

Conscients que la vitesse et les canaux de circulation de l'information sont déterminants quant à la réception de leurs œuvres, les artistes présentés dans cette exposition mettent en jeu des stratégies de brouillage de l'identification de leur travail, et posent la question de sa réception par le public, le marché ou les institutions de l'art.



© Frederic Delpech
Vue générale de l'exposition

Mario YBARRA Jr., *Go tell it*, 2005
Bâche imprimée, 15m x 4.20 m
Courtesy Clockshop, Los Angeles

Le ton est donné dès l'entrée du musée : la grande sculpture-cimaise de Kelley Walker rivalise avec l'espace monumental du lieu. Recouverte par l'artiste d'un motif reproduisant un détail des murs de pierre du capc, l'œuvre initie un jeu complexe d'affichage et de camouflage au sein même de l'institution. Accrochée sur ce motif, la peinture de Jonathan Monk est une mise en abîme de l'histoire de l'art : une peinture d'une peinture d'une photographie d'une œuvre de land art. Liam Gillick vient compléter cette introduction en abordant la question de la diffusion des œuvres : de minuscules paillettes argentées posées à même le sol lors du vernissage sont propagées par les pas de chaque visiteur, envahissant ainsi progressivement l'espace.

Certains travaux questionnent avec humour et tournent en dérision le statut de l'artiste. Piero Golia indique une redirection de la peinture sur un tapis persan, c'est en fait celle de son atelier à Naples. Le film d'Apitchatpong Weerasethakul mêle réel et fiction. L'artiste construit un récit à partir de différents modes narratifs et travaille les transitions, alternant décrochages assumés et articulations fluides. Sur la mezzanine, l'installation de Lutz Bacher domine littéralement l'exposition en étant visible quelque soit la place du visiteur dans l'espace. Cette œuvre, intitulée *Robots*, crée un sentiment d'étrangeté tant les images diffusées, par leur brièveté, échappent à toute fixation par l'esprit.

Le parcours circulaire, alternant des projections ou des moniteurs au sol, nous fait tourner en rond à la recherche d'une cohérence demeurant impossible. Le pari est risqué de présenter une exposition collective se fondant sur l'ambition d'une scénographie de la rétivité des œuvres à toute classification ou renvoi. Et comment éviter, dorénavant de les associer à «Drapeaux gris» – exposition manifeste sans *manifeste*? Et l'œuvre de l'artiste américain Seth Price semble être plutôt une sorte de garde-fou dans cette exposition. Contacté par les commissaires, il a proposé de présenter une œuvre constituée d'un titre et d'un communiqué de presse pour leur exposition «Drapeaux gris», œuvre qu'il avait déjà fait réalisée précédemment pour une l'exposition monographique de l'un de ses amis et le refera sans doute à d'autres occasions : une série d'expositions «Drapeaux gris» devraient voir le jour dans lesquelles les thématiques et les listes d'artistes seront à chaque fois différentes.

DRAPEAUX GRIS
» JUSQU'AU 18/03
CAPC musée d'art contemporain
7, rue Ferrère
33000 Bordeaux
Tél. : 05 56 00 81 50